

7^e Résonances

Rencontres du Cinéma Citoyen

[Exister / Résister]

Du 17 au 24 Octobre 2007
au Magic Cinéma de Bobigny

"L'Art naît de la résistance" André Gide

Avec René Vautier pour invité d'honneur (journée spéciale le 20 octobre), les 7^e Résonances du Magic Cinéma s'annoncent particulièrement denses : on y découvrira, entre autres, J'ai (très) mal au travail, documentaire de Jean-Michel Carré, terriblement en phase avec l'actualité, sur la souffrance des Français dans les entreprises, précédé d'un document rare et prémonitoire, La voix de son maître : Gérard Mordillat et Nicolas Philibert y donnaient en 1978 la parole à douze grands patrons. Carmen Castillo sera présente pour un retour au Chili avec Calle Santa Fe, avant un détour - rugby oblige - par l'Afrique du Sud post-apartheid, en compagnie de Ramadan Suleman... Tout le détail de cette riche programmation dans les pages qui suivent.

> Films inédits, avant-premières, documentaires, fictions, courts métrages

> Invité d'honneur : René Vautier, l'homme à la Caméra Rouge

> En présence également de :

Carmen Castillo, Hanna Schygulla, Ramadan Suleman,
Gérard Mordillat, Jean-Michel Carré, Mireille Perrier,
Jean-Pierre Améris, Frédéric Lordon, Makena Diop,
Fatou Tall-Salgues, Laurent Salgues, Marie Borelli,
Thomas Faverjon, Michel Lamboley Anneleen Hermans,
Diana Gaye (sr), Richard Hamon, Bénédicte Pagnot, Jean Lefranc,
Frédérique Devillez, Hélène Trigueros, Pierre Barbancey,
Nadine Naous, Léna Rouxel, Denys Pinyngre, Nolwenn Lemesle...

Direction > Dominique Bax 01 41 60 12 34

Coordination > Virginie Pouchard 01 41 60 12 35 / virginie.pouchard@magic-cinema.fr

Relations publiques > Séverine Kandelman 01 41 60 12 33 / severine.kandelman@magic-cinema.fr

Magic Cinéma :

Rue du Chemin Vert - 93000 Bobigny Téléphone > 01 41 60 1234 / Télécopie > 01 41 60 12 36
www.magic-cinema.fr

Contact Presse :

Jean-Bernard Emery

Tél : 01 55 79 03 43 / 06 03 45 41 84

jb.emery@cinypresscontact.com

www.cinypresscontact.com

Co-production Ville de Bobigny - Conseil général de la Seine-Saint-Denis

En partenariat avec les associations de Bobigny

mercredi 17 octobre
Un avenir meilleur est possible !

18h > Sans papiers, ni crayons

[Marie Borelli, France, 2006, 52 min]

Icham, Fatima et Lionel sont scolarisés en France. Mais, sans papiers, ils risquent une expulsion du jour au lendemain. Pourtant, ces enfants-là, arrivés en France depuis quelques années, sont loin d'être en vacances. Chaque jour, pour eux, relève du parcours du combattant. Qu'ils soient d'Europe de l'Est ou d'Afrique, ces enfants aspirent à la même chose : être comme tout le monde ; aller à l'école, faire des études et mener une vie normale, comme tous les enfants de leur âge. Ce désir, ils en sont loin... Ce sont tous des enfants de sans papiers, scolarisés ou en quête de scolarisation sur le territoire français. La caméra suit quelques-uns d'entre eux dans leur combat quotidien : démarches administratives sans fin, déménagements de squats en hôtels, expulsions...

> En présence de Marie Borelli, réalisatrice

En partenariat avec Réseau Éducation Sans Frontières 93

Précédé du court-métrage France 2007

[Gee Jung Jun, France, 2007, 19 min]

Des corps, des visages, des regards, des lieux de vie, de l'humanité. La caméra n'est pas porteuse de jugement, elle établit dans la simplicité du premier contact une relation de connivence instinctive. Il n'y a pas de victimes, pas de cause à défendre. Cela se passe en France, en 2007, dans un bidonville de Lyon, habité de Roumains, de Tziganes, oubliés de la société, sans papiers, sans droits, qu'en d'autres contrées, on appellerait des Intouchables. La force du film est de laisser s'épanouir dans la splendeur de ses images l'évidence du bonheur quand le consensus ambiant rumine la langue asséchée du misérabilisme. Dans ce parti-pris de la vie, le geste est éminemment politique. Éloquence du cinéma muet. L'idée de départ, précise son auteur, "c'est le temps comme réflexion, et l'idée de décalage. Montrer que nous vivons dans des mondes différents, dans un même espace mais à des temps parallèles."

20h30 > Soirée d'ouverture - Avant-première : De l'autre côté

[Fatih Akin, Allemagne, 2007, 122 min, VOSTF]

- Prix du scénario, Festival de Cannes 2007 -

Il est pratiquement impossible de raconter l'histoire du nouveau et bouleversant film de Fatih Akin De l'autre côté alors que, à l'écran, son déroulement est limpide et même cristallin. Jamais le sextette de personnages ne sera réuni au complet, et c'est d'ailleurs tout l'enjeu du film, qui chorégraphie avec une grâce virtuose leurs croisements, leurs ratages, leurs frôlements et la non-coïncidence de leurs vies pourtant interdépendantes. À travers eux, ce n'est pas seulement une impressionnante galerie de portraits humains confrontés à la mort dont Akin restitue la fresque palpitante, c'est aussi le dialogue douloureux et malade entre Turquie et Allemagne, deux pays liés par les larmes de l'exil et le sang des cercueils, qu'il restitue.

Cinéaste allemand d'origine turque, unanimement adopté par la planète cinéphile depuis son fameux Head On (Ours d'or de la Berlinale 2003), Fatih Akin confirme avec De l'autre côté le talent proprement scénographique dont il est doué.

> En présence de la comédienne Hanna Schygulla

jeudi 18 octobre
Patrons voyous

18h > Fils de Lip

[Thomas Faverjon, France, 2007, 50 min]

"Thomas Faverjon, ce jeune réalisateur né à Besançon, revient sur le conflit vécu par ses parents à l'époque. Lip, alors premier producteur de montres en France, dépose le bilan en 1973. Les ouvriers occupent l'usine, prennent possession du stock, effectuent des ventes sauvages pour survivre. Le conflit durera quatre ans avec la création, avant fermeture définitive, d'une coopérative ouvrière en autogestion... Thomas Faverjon filme surtout sa mère, qui ne s'est jamais vraiment remise de la fin des Lip. Au début, elle ose à peine évoquer cette histoire puis petit à petit le fils accouche la mère de sa vérité enfouie. Un film de très haute tenue."

Muriel Steinmetz, L'Humanité, 29 août 2007

> En présence du réalisateur Thomas Faverjon

19h > La voix de son maître

[Gérard Mordillat, Nicolas Philibert, France, 1978, 97 min]

Dans La voix de son maître, douze patrons de grandes entreprises parlent face à la caméra du pouvoir, de la hiérarchie, des syndicats, des grèves, de l'autogestion. Leurs voix se mêlent, se dispersent, se démultiplient dans la ville, les usines... Sous le discours patronal apparaît progressivement l'image d'un monde dont les bases sont déjà visibles aujourd'hui... Co-signé en 1978 par Gérard Mordillat et Nicolas Philibert, La voix de son maître fut victime de la censure à la télévision sous deux Présidents de la République successifs. Un document rare et passionnant, qui serait aujourd'hui impossible à reproduire : les patrons sont en effet livrés à leur propre discours, sans interruption aucune de la part des réalisateurs. Une méthode implacable pour laisser poindre une vérité sans fard...

> En présence de Gérard Mordillat, réalisateur et de Frédéric Lordon, économiste [auteur de Et la Vertu sauvera le Monde, Éd. Raison d'agir, collaborateur au Monde Diplomatique]

En partenariat avec Ensemble pour la culture en Seine-Saint-Denis !

21h > Avant-première : J'ai très mal au travail

[Jean-Michel Carré, France, 2006, 82 min]

Stress, harcèlement, dépression nerveuse, suicide : la souffrance au travail est un mal de plus en plus répandu dans les entreprises françaises. Qui sont les victimes de ce mal-être ? Pourquoi certains salariés craquent-ils tandis que d'autres réussissent à résister aux pressions ? Après avoir tourné un film sur des mineurs gallois qui ont racheté leur outil de travail et un autre sur les travailleurs sociaux qui viennent en aide aux chômeurs, Jean-Michel Carré a décidé de consacrer un document aux rapports des Français avec l'univers professionnel. Les Français placent le travail comme deuxième condition de leur bonheur, après la santé mais devant l'amour et la famille. C'est de cette étude de l'Insee réalisée auprès de 6000 personnes que part le documentaire de Jean-Michel Carré J'ai très mal au travail. Le réalisateur tente de cerner cette notion de "travail" avec l'aide du psychanalyste Christophe Dejours, du politologue Paul Aries, de l'économiste Nicole Aubert et d'autres spécialistes. Les entreprises qui ont eu le courage de lui ouvrir leurs portes se comptent sur les doigts d'une seule main." Les cadres ont découvert qu'ils sont interchangeables, aussi Kleenex que les autres salariés, analyse Jean-Michel Carré. Tout le monde a peur. Le PDG a peur de son actionnaire, le cadre de son supérieur hiérarchique et chacun rejette sa peur sur l'autre."

> En présence du réalisateur Jean-Michel Carré et de Michel Lamboley membre d'ATTAC.

En partenariat avec ATTAC 93

vendredi 19 octobre
Amérique latine : des luttes d'hier à celles d'aujourd'hui

18h30 > Avant-première : **Mostrame**

[Anneleen Hermans, Belgique, 2007, 47 min, VOSTF]

Argentine 2007. Quel reste conserver des années de plomb de la dictature qui a sévi de 1976 à 1983, avec ses dizaines de milliers de victimes ? Comment contribuer à vivre l'absence des milliers de disparus, kidnappés, séquestrés, torturés par les sbires de la junte et tués sans laisser de traces ? On connaît la résistance obstinée des tristement célèbres "mères de la place de mai", qui se réunissent toutes les semaines depuis 1977 sur la place située face au palais présidentiel pour exiger réparation ou, tout au moins, quelque information sur le sort réservé à leurs enfants ou petits-enfants disparus. Mostrame rappelle cette plaie toujours ouverte faute d'éléments sur ce qu'il est advenu des victimes. Mais le film choisit aussi de s'aventurer hors de cette ignorance. Il parcourt les méandres de la mémoire de ces années sombres, en croisant et en tissant une succession de prises de paroles, de témoignages - qui, en colère, qui dans la souffrance, d'épouses, d'enfants de disparus, mais aussi d'anciens détenus torturés. Ainsi que nous y convie le titre du film en forme d'adresse (Mostrame : montre-moi), il s'agit de vaincre la cécité contrainte, de pointer, de faire apparaître. Et ce, avec un courage tout particulier : en nous amenant peu à peu à nous interroger sur le rôle possible de l'art dans cette mémoire traumatique et son usage dans le travail du deuil.

> En présence de la réalisatrice Anneleen Hermans

20h > Avant-première : **Calle Santa Fe**

[Carmen Castillo, Chili, France, Belgique, 2007, 160 min, VOSTF]

Un certain regard, Festival de Cannes 2007

Calle Santa Fe est une histoire qui interroge sur le sens de l'engagement militant à travers l'histoire du leader du MIR (extrême gauche chilienne), Miguel Enríquez, assassiné en 1974. Un symbole au Chili. Le 5 octobre 1974 il est assassiné par la DINA (Police secrète de Pinochet). Au cours de cette attaque, Carmen Castillo, la jeune résistante blessée est sauvée in extremis, puis s'exile en France, où elle réside toujours. Vingt-neuf ans après son départ, c'est en réalisatrice qu'elle retourne avec sa caméra sur les lieux même où sa vie a basculé : la rue Santa Fe à Santiago. Ici rien ne semble avoir bougé. Au fil des rencontres avec la famille, les voisins (les mêmes qu'en 1974), les camarades, Carmen parcourt un chemin qui va de la clandestinité à l'exil, des jours lumineux d'Allende aux longues années sombres de la dictature avec tous ceux qui ont résisté à cette époque. Elle tisse l'histoire d'une génération de révolutionnaires et celle d'un pays brisé. La quête du sens de ces vies engagées nous conduira dans les sous-sols d'un pays amnésique. La réalisatrice s'interroge alors sur le sens de l'engagement et de la révolte. À quoi ont servi tous ces morts ? Ont-ils été oubliés ? Quels sont les rêves des jeunes chiliens aujourd'hui ? A la fois historique, biographique et culturel, le documentaire met en scène un pays divisé sur son devoir de "Mémoire".

Carmen Castillo, qui joue à la fois le rôle de personnage, de narratrice et de réalisatrice, n'a pas voulu faire une biographie de son ex-compagnon Miguel Enríquez. Loin de jouer les veuves éplorées ou héroïques, elle s'est plutôt interrogée sur le sens de l'engagement de l'ex-leader du MIR. Elle a construit son récit comme un hommage à la résistance et à la solidarité, en contraste avec le Chili néo-libéral actuel. Le film s'interroge sur ce qui est arrivé à toute une génération de personnes qui se sont engagées en luttant pour la justice et la liberté.

> En présence de la réalisatrice Carmen Castillo

En partenariat avec l'association Viento Sur

samedi 20 octobre
Du côté de l'Afrique

14h30 > Avant-première : Rêves de poussière

[Laurent Salgues, France, Canada, Burkina Faso, 2006, 86 min, VOSTF]

Avec Makena Diop, Rasmané Ouedraogo, Fatou Tall-Salgues

Sélection ACID, Festival de Cannes 2007

"Essakane, extrême nord du Burkina Faso. Une mine d'or artisanale où tout paraît possible aux parias du monde moderne. Chacun y rêve de fortune au péril de sa vie, sans sécurité. Le périmètre de la mine semble - et est - les portes de l'enfer. Au-delà c'est le désert et cela ressemble à l'océan. Mocktar Dicko, le personnage principal, y arrive une valise à la main. Pour faire fortune ? Pour oublier la mort de sa fillette qu'il n'a pu sauver faute d'argent pour acheter des médicaments ? Les rêves les plus fous et les moments d'abatement vont se succéder. Jusqu'à ce que surgisse une petite fille qui rêve d'aller vivre à Paris... Afin d'échapper à la misère due à la sécheresse et de subvenir aux besoins de sa famille, Mocktar, un paysan malien, décide d'aller travailler le temps d'une saison dans une mine d'or du Burkina Faso. Les conditions de travail des orpailleurs sont éprouvantes et la vie de la petite communauté oscille entre résignation et obsession de l'or.

(...) Laurent Salgues n'a pas choisi de nous laisser face à l'horreur quotidienne vécue par ces hommes et femmes. Le récit comme l'image gomme tout misérabilisme pour s'approcher du conte. Un conte ancré dans une société avec ses places, sa hiérarchie, ses règles. Avec aussi, pour l'immigré Mocktar, la rencontre de l'autre dans un lieu de survie. Par son travail esthétique, les regards et les gestes rituels des femmes, le bruit des pilons qui rythment le quotidien, le réalisateur nous oblige à côtoyer l'âpre du réel et l'onirique, la beauté et la mort, avec dans chaque plan le temps pour créer nos images, travailler notre propre scénario. Les choix du cinéaste sont une invitation à nous interroger au-delà de la mine et de ces chercheurs d'or du Burkina Faso. Il y a là comme une allégorie sur une Afrique à la fois convoitée par nos regards, et totalement abandonnée."

Luc Decaster, réalisateur

> En présence de Laurent Salgues, réalisateur, de Fatou Tall-Salgues, comédienne, et de Makena Diop, comédien

En partenariat avec l'ACID

Précédé de : Deweneti

[Diana Gaye, France, Sénégal, 2006, 15 min]

Dakar, Sénégal. Ousmane qui n'a pas sept ans mais gagne déjà sa vie en mendiant dans le centre-ville de la capitale se met en tête d'écrire au Père Noël...

> En présence de Diana Gaye [sous réserve]

14h30 > Programmation jeune public : Ciné-Contes avec Makena Diop

Concept original initié et développé par Makena Diop au sein de l'association Racines, le Ciné-Contes conjugue spectacle vivant et cinéma, pour faire partager aux enfants et adolescents d'un monde pluriel des émotions et une richesse commune. La séance commence avec un conte, qui prépare à une suite en images. À la manière d'un griot, Makena Diop invite le public à s'exprimer, les enfants à intervenir dans son histoire. Il les introduit lentement au sujet et au lieu du film. Après la projection, le conteur reprend le fil de l'histoire et imagine une suite au film, il invite les enfants à reprendre la parole, à dire ce qu'ils ont vu, compris, entendu... Selon la tradition des griots, les questions seront mises en valeur, ou même chantées. Et les réponses viendront du public aussi bien que du conteur... Spectacle interactif, les cinés-contes allient le verbe à l'image, et la poésie à la musique.

> En partenariat avec La Maison des parents de la Ville de Bobigny, l'Association Djamadjigui et l'Association des Africains de Bobigny

samedi 20 octobre
Coup de chapeau à René Vautier,
l'homme à la caméra rouge

En présence de René Vautier, de Richard Hamon, de Bénédicte Pagnot et de Jean Lefranc

L'histoire du réalisateur René Vautier est celle d'une lutte incessante par le cinéma et pour le cinéma, celle d'un artiste qui considère que "la place d'un homme, dans un pays puissant, est d'être avec les plus faibles, avec ceux d'en face". Né en 1928, René Vautier s'engage dans la résistance alors qu'il n'est que lycéen à Quimper. L'expérience de la violence fait du jeune homme un anti-militariste pacifiste qui décide d'utiliser une autre arme, intellectuelle celle-ci : le cinéma, d'abord documentaire mais aussi fictionnel.

En 1949, jeune homme, à peine sorti de l'IDHEC, il part pour l'Afrique réaliser un film pour la Ligue de l'Enseignement et devient cinéaste pour "dire vrai le monde". Il a 21 ans et n'est pas encore le réalisateur qui remportera, en 1972, le Grand Prix de la Semaine internationale de la critique du Festival de Cannes avec *Avoir vingt ans dans les Aurès*. *Afrique 50* sera le début d'une carrière mouvementée. Depuis cinquante ans, Vautier réalise des documentaires dans lesquels il s'engage, en tant que cinéaste bien sûr, mais aussi en tant que militant. Sa filmographie est toujours celle d'un homme en colère qui combat pacifiquement, caméra au poing. Il a filmé, de façon prépondérante et essentielle, les luttes anticoloniales en Afrique subsaharienne et en Afrique du Nord, et les luttes sociales en France.

Il a reçu en 1998 le Grand Prix de la SCAM pour l'ensemble de son œuvre.

17h > *Afrique 50*

[René Vautier, France, 1950, 15 min]

En 1950, il filme *Afrique 50*, premier film anticolonialiste en France, et le présente en dépit de la censure française qui lui confisque une grande partie de ses bobines. Dans ce court documentaire, René Vautier se consacre aux conditions de vie dans les villages des colonies françaises d'Afrique occidentale. Le film fut – évidemment – saisi et interdit et René Vautier emprisonné. *Afrique 50* est encore aujourd'hui d'une étonnante actualité. Tout ce que René Vautier y dénonce, comme l'exploitation des Africains et de leurs ressources par des grandes compagnies, existe toujours, c'est maintenant Elf et d'autres...

17h15 > *Le Petit Blanc à la caméra rouge*

[Richard Hamon, France, 2007, 52 min]

Tourné en Afrique de l'Ouest en 1949 par un très jeune homme à peine sorti d'une école de cinéma, censuré en France de 1950 à 1990, *Afrique 50* est, dans l'histoire du cinéma français, le premier film ouvertement anticolonialiste. Cette attaque en règle de la politique africaine de la France, à une époque où la métropole tentait en vain de renouveler sa relation à l'Afrique coloniale, fut un brûlot, que le gouvernement français tenta d'étouffer par tous les moyens. C'est aussi le premier film de René Vautier qui réalisera en 1971, *Avoir vingt ans dans les Aurès*, une autre oeuvre emblématique de la représentation de la politique française en Afrique. Par son retentissement, *Afrique 50* a joué un rôle important dans l'émergence des idées anticolonialistes dans la France de l'après-guerre. En retraçant l'histoire mouvementée du tournage du film entre le Sénégal, le Mali et la France, en re-situant *Afrique 50* dans le contexte historique et politique de l'époque, *Le Petit Blanc à la caméra rouge* met en évidence l'importance historique du film de René Vautier.

> En présence du réalisateur Richard Hamon

samedi 20 octobre

Coup de chapeau à René Vautier, l'homme à la caméra rouge (suite)

18h15 > **Avril 50**

[Bénédicte Pagnot, France, 2007, 32 min]

Le 17 avril 1950, rue Kerabécam à Brest, des ouvriers manifestent. Les forces de l'ordre tirent. Un jeune homme s'écroule, une balle dans le front, et meurt. Le lendemain, un jeune cinéaste arrive à Brest. Il filme la ville en grève et en deuil. Plus de cinquante ans plus tard, deux auteurs de bande dessinée décident de raconter cette histoire. En suivant le travail du scénariste Kris et du dessinateur Étienne Davodeau, *Avril 50* retrace les principales phases de la création de la bande dessinée *Un Homme est mort*. Il interroge les motivations des deux auteurs, leur rapport à l'histoire du mouvement ouvrier et leurs regards sur les événements brestois d'avril 1950. Ce film est le premier opus d'une collection de films consacrés aux relations entre l'Histoire et la bande dessinée.

> En présence de la réalisatrice Bénédicte Pagnot

19h30 > **Signature par René Vautier de la BD Un homme est mort**

Depuis son lancement en octobre 2006, *Un homme est mort*, de Kris - scénariste - et Étienne Davodeau - dessinateur et coloriste - est un succès d'édition. Vendu à plus de 35 000 exemplaires, il a obtenu le Prix France Info 2007 de la BD d'Actualité et le Prix du Jury œcuménique de la bande dessinée du Festival d'Angoulême 2007. Voir ci-dessus la notice du film *Avril 50*.

> En présence du réalisateur Richard Hamon

20h > **Quand tu disais Valéry**

[René Vautier, France, 1975, 135 min]

La SEMM à Trignac emploie huit cents salariés qui fabriquent des caravanes pour l'entreprise Trignano. Lorsqu'ils sont licenciés, ils décident d'occuper l'usine. À la mort de Pompidou, les pouvoirs publics ne tiennent pas leurs promesses et l'usine est définitivement fermée. Ce film est avant tout une œuvre militante conçue comme telle et due à l'action des syndicats CGT et CFDT. Les travailleurs eux-même ont conçu et réalisé le film, basé sur des interviews. Il constitue un témoignage important des luttes ouvrières des années 1970.

> En présence de Jean Lefranc, CCP Saint-Nazaire

22h30 > **Avoir 20 ans dans les Aurès**

[René Vautier, France, Fiction, 1972, 100 min]

Avec Philippe Léotard, Alexandre Arcady, Jean-Michel Ribes, Yves Branellac, Philippe Brizart, Jacques Causelier...

Avoir 20 ans dans les Aurès est une fiction réalisée sur un air de documentaire qui dénonce l'absurdité de la guerre. Le film explique l'histoire d'un commando entièrement composé d'éléments réfractaires à la guerre en Algérie. Des antimilitaristes, refusant de tuer un être humain, des fils de prolétaires, pour qui la condition de l'homme prime sur l'identité nationale. Ce commando, pris en main par un lieutenant fort en gueule, incarné par Philippe Léotard, va vivre la guerre et y participer malgré lui, mettant le doigt dans un engrenage complètement absurde. *Avoir vingt ans dans les Aurès* nous rapporte le témoignage de militaires français, leur implication impersonnelle et sanginaire dans un conflit qui dépasse l'homme.

C'est un film résolument moderne, avec des flash-back, des confessions face à la caméra, des scènes paysagères et contemplatives, succédant à des plans accompagnés de chants antimilitaristes de l'époque. L'absurdité de la guerre est dénoncée. Un homme qu'on a tué, c'est cent autres qu'on se promet de massacrer pour le venger. L'Algérie est meurtrie, dépecée, violée, pillée, massacrée. Le scénario s'est construit à partir de témoignages d'anciens de la guerre d'Algérie : lettres écrites aux proches, révélations des actes de torture, de viol et de pillage... La diffusion du film dans les cinémas a longtemps été interdite, combattue, par des partis politiques comme le Front National, mais aussi le RPR et l'UDF. On retrouve encore des affaires de conflits, autour de sa projection, dans les années 1990. Poursuivi pour atteinte à la sécurité intérieure de l'état Français en 1955, pour avoir déclaré que l'Algérie serait un jour indépendante, Vautier a été le premier cinéaste à braver l'interdit pour faire un cinéma en se plaçant du point de vue algérien.

dimanche 21 octobre

Vivre ensemble

En hommage à Ali

15h > Alimentation générale

[Chantal Briet, France, 2005, 58 min]

“Le film pourrait s'appeler “La Caverne d'Ali Baba” ou encore “Ali Baba et les quarante voleurs” ou tout simplement “Ali et son épicerie”. Chantal Briet, la réalisatrice du film, pose un regard politique et humain sur cette cité d'Épinay-sur-Seine. En effet, après ce film, on a envie de devenir épicier, non pas pour vendre des produits mais pour produire et donner de l'Amour, comme Ali, le protagoniste du film, qui en fabrique et en distribue gracieusement chaque jour dans sa petite boutique perdue au milieu de la cité. Il a fallu quatre ans à la réalisatrice pour percer le mystère de ce “carrefour” où se croisent chaque jour des clients de tout âge, et de tout bord. Tout le monde se connaît ici, on se croirait en province. L'épicerie est devenue le cœur de la cité, où les gens peuvent se rencontrer, parler, rire, bref partager un vrai moment de bonheur et de vie. Le film de Chantal Briet est aussi un film politique, car il propose une véritable réflexion et pose des questions cruciales sur l'aménagement d'une cité. Alimentation Générale en dit long sur les questions que nos politiques devront se poser à l'avenir avant de détruire ; et la concertation qu'ils devront avoir avec la population afin de ne pas briser la vie de gens qui ont déjà trente ou quarante ans d'existence dans la cité. Enfin, Alimentation générale est un film universel, qui vaut pour toutes les cités du monde, et il y aura dorénavant toujours un peu de Ali lorsque j'irai chercher du pain ou du camembert en plein milieu de la nuit chez mon Arabe du coin.”

Djamel Ouaha, cinéaste, ACID, mai 2005

> Ali a été assassiné dans son épicerie le 4 septembre 2007. Il avait 54 ans. Il était venu avec Chantal Briet présenter Alimentation générale en octobre 2005 pour la cinquième édition de Résonances.

16h > Lire en Fête

Mireille Perrier lit des extraits du livre d'Olivier Adam À l'abri de rien, qui a inspiré le film Maman est folle. > En partenariat avec Textes et voix.

17h > Avant-première : Maman est folle

[Jean-Pierre Améris, France, 2006, 90 min]

Avec Isabelle Carré, Marc Citti, Nazmi Kirik, Christine Murillo, Zacharie Chasseriaud, Elisa

Une ville : Calais, jamais citée comme telle mais que tout le monde devine. À quoi bon la nommer ? Elle est le symbole de tous les ports de la façade Ouest de l'Hexagone qui ont la Grande-Bretagne comme horizon. Dans la ville, errent les migrants qui se cognent tous les jours contre les camions, les barrières, les barbelés, l'indifférence et la lassitude générales. Un jour, Sylvie, qui vit (pas très bien) dans le cocon de son pavillon à crédit, la croise cette misère. Du bord de sa folie douce, ou de sa dépression, elle plonge à corps perdu dans ce monde-là (celui du sauvetage désespéré de quelques pauvres hères venus d'Irak, d'Afghanistan ou d'Iran par des bénévoles acharnés) qui l'aspire autant qu'il offre un sens à son existence.

Elle ira jusqu'au bout, affrontant la violence et surmontant ses peurs. Maman est folle, en plus d'être un film signé Jean-Pierre Améris, est aussi un livre, écrit par le scénariste-romancier Olivier Adam : À l'Abri de Rien (Éd. de l'Olivier). De l'un à l'autre, il y a la même basse continue tendue, des variations en plus ou moins, et une jolie différence : la couleur apportée par l'actrice Isabelle Carré. Celle de la grâce.

> En présence du réalisateur Jean-Pierre Améris

En partenariat avec Citoyenneté, vie des quartiers de la Ville de Bobigny et dans le cadre du suivi de la consultation sur le droit de vote pour tous.

Précédé de : Je suis une voix

[Jeanne Paturle, Cécile Rousset, France, 2007, 13 min]

Des voix se questionnent sur l'engagement politique et sur son absence. Martine nous livre son parcours, de Mai 68 à Porto Alegre et Arnaud, déçu de la démocratie, ne voit pas l'intérêt de la politique. Une discussion s'ouvre, avec l'envie qu'elle se poursuive. Au fil de ces paroles, les images naissent et s'animent, mêlant dessins colorés, papiers découpés et ambiances variées.

lundi 22 octobre
L'Afrique du Sud post-apartheid

En présence du réalisateur Ramadan Suleman

Ramadan Suleman est né à Durban (Afrique du Sud) en 1955. Diplômé au Centre for Research and Training in African Theatre de Newtown, il s'implique dans le théâtre alternatif et il est membre-fondateur du Dhlomo Theatre en 1983, le premier théâtre noir sud-africain. Suite à la fermeture du théâtre par les autorités de l'apartheid, il fait des études de cinéma d'abord en Afrique du Sud puis en France. Il est diplômé de la London International Film School et a réalisé plusieurs documentaires et courts métrages. Il a travaillé notamment avec Med Hondo (Sarraouina) et Souleymane Cissé (Yeelen). Il signe les courts métrages Raging Walls en 1988 et The Devil's Children en 1990. Suivent deux longs métrages, Fools et Zulu Love Letter. 1

18h > Fools

[Ramadan Suleman, Afrique du sud, 1996, 105 min, VOSTF]

Avec Pamela Nomvete Marimbe, Mpumi Malatsi, Sophie Mgcina, Kurt Egelhof.

"Ce film est tout sauf carré, froid, objectif. Il n'est pas le reportage qu'attend le spectateur occidental sur l'apartheid et il n'est surtout pas l'éternel conflit entre le diabolique Blanc et le magnifique Noir régulièrement livré par Hollywood à un monde soucieux d'expurger la culpabilité de sa complicité notamment économique avec un régime extrême. Ramadan Suleman a choisi une nouvelle de Njabulo Ndebele pour le premier long métrage à être réalisé par un Noir sud-africain libre de ses choix. Ce n'est pas neutre, tant Ndebele est le théoricien de cette "redécouverte de l'ordinaire" (titre d'un de ses articles célèbres paru en 1986), persuadé que "seul un art de qualité peut contribuer efficacement au réveil de la conscience censurée des opprimés et libérer ainsi leur humanité en instillant en eux la volonté de lutter en vue de parvenir à une vie créatrice".

Ce choix esthétique et politique est celui de partir de soi : accepter l'introspection pour faire ce travail de deuil si dur aux peuples opprimés, enclins par l'Histoire à se vivre davantage victimes que responsables. Cela passe par la transparence : traiter de l'intégration par les Noirs de la violence d'une société d'apartheid plutôt que de se complaire dans le spectacle de l'oppression. C'est le choix de l'avenir : le legs de l'apartheid est lourd et cette violence est encore à l'oeuvre. Fools s'attache à la relation d'un instituteur avec un jeune qui pourrait être son fils. Mais qui se trouve être le frère de cette élève qu'il a violée un jour d'égarement, il y a bien longtemps. De cette intériorité de gens ordinaires sourd une intense émotion. Ce film nous le dit avec simplicité et sans pathos, à l'image de ce fou que Suleman a rajouté au récit pour ponctuer de ses danses et de ses rires cette magnifique introspection."

Olivier Barlet, Africultures, 15 août 2007

20h30 > Zulu Love Letter

[Ramadan Suleman, France, Canada, Burkina Faso, 2006, 86 min, VOSTF]

Avec Pamela Nomvete, Mpumi Malatsi, Kurt Egelhof, Patty Patience

Zulu love letter est une plongée dans l'Afrique du Sud, deux ans après l'avènement, en 1994, de la démocratie qui marque la fin de l'Apartheid. Le film est également une réflexion, autour du personnage de Thandeka, une journaliste noire qui a assisté, il y a dix ans, au meurtre d'une activiste, sur la manière dont les blessures du passé se pansent à l'échelle d'un individu, d'une nation. Cet horrible souvenir et ses conséquences continuent d'empoisonner le présent de la jeune femme, notamment ses relations avec sa fille sourde et muette. Mais, les démons du passé ressurgissent de plus belle quand Me Tau vient lui demander de l'aide pour retrouver les restes de Dinéo, son enfant disparu. Pour le cinéaste sud-africain, toutes les auditions de la Commission vérité et réconciliation, que son pays connût à cette époque, ne peuvent rien face à la douleur des victimes de l'Apartheid.

A chaque Noir sud-africain de trouver les moyens de vivre avec le passé, d'autant plus qu'il lui est encore souvent rappelé de bien désagréable manière.

> À l'occasion de la Coupe du monde de rugby, la Seine-Saint-Denis, département hôte, accueille l'équipe d'Afrique du Sud, les Springboks, et soutient une programmation cinéma proposée par Cinémas 93 et le Magic Cinéma.

mardi 23 octobre
Rêves d'ailleurs

18h > Avant-Première : La Vie de château

[Frédérique Devillez, Belgique, 2006, 56 min, VOSTF]

"Au "Petit Château" règne l'attente. Dans ce centre d'accueil de Bruxelles au nom insolite, des demandeurs d'asile du monde entier comblent le temps en attendant de savoir si leur demande sera acceptée. Aux fenêtres des regards, des gestes suspendus, immobiles. Dans les couloirs, des ombres passent, mille langues résonnent. Le temps de l'attente change le château en prison intérieure. Ce nom déjà de "petit château" invite au conte, à l'infinité des possibles, à l'humour grinçant. Comment trouver pour chacun la singularité du récit, et, au-delà du réfugié, retrouver la personne ? Nous passons ensemble le pacte de la fiction : un jeu, une distance avec soi-même, ses désirs et ses rêves." Frédérique Devillez

> En présence de la réalisatrice Frédérique Devillez

19h > Avant-Première : Dernier retour en détention

[Hélène Trigueros, France, 2007, 53 min]

Ce documentaire raconte le parcours de Manon et Claire incarcérées depuis quatre et cinq ans, sur le point de recouvrer la liberté. L'une aura accompli la totalité de sa peine, l'autre bénéficiera d'une sortie en conditionnelle. Témoignage intime et spontané, déroulant les événements du passé, l'expérience de la vie carcérale et les perspectives angoissantes inhérentes à l'approche de la liberté, le film débute au retour de la dernière permission, un mois avant la libération et les accompagne jusqu'à leur sortie. Quelques semaines après, elles livrent leurs sentiments. Un film d'une extrême pudeur qui livre les paroles de deux détenues qui porteront toujours le poids de leur culpabilité mais qui résistent au désespoir pour de nouveau pouvoir exister.

> En présence de la réalisatrice Hélène Trigueros

En partenariat avec le Tribunal de grande instance de Bobigny et l'Observatoire international des prisons.

20h30 > Avant-Première : Chacun sa Palestine

[Léna Rouxel et Nadine Naous, France, 2006, 58 min, VOSTF]

Sabrina, Moussa, Oussama, Saïd et leurs camarades sont nés "Palestiniens, réfugiés au Liban". Le camp de Baddawi est leur patrie de fortune, leur avenir ressemble à une impasse. À 200 kilomètres de la Palestine, loin du conflit, ces jeunes réfugiés bâtissent des liens avec leur histoire, se passionnent pour la Palestine sans pour autant perdre de vue le monde qu'ils veulent aussi conquérir... Dans un studio de photographe, devant des images de Paris, New York, Jérusalem ou encore Beyrouth, ces jeunes s'interrogent sur leur situation, ils osent exprimer leurs doutes comme leurs aspirations. Ils sont tiraillés entre un destin collectif qu'ils doivent chaque jour assumer, et un destin individuel qui reste à construire. Si en public, les jeunes défendent le retour en Palestine, en réalité, ils n'y croient plus vraiment.

En prenant acte de l'humour et de l'autodérision que ces jeunes savent montrer pour pallier leur propre désespoir, les réalisatrices invitent le spectateur à pénétrer leur univers, à partager leurs discussions politiques sur une terrasse, leurs parties de chasse, leurs émois amoureux ... Loin des tabous, de la langue de bois, de toute bonne conscience, Léna Rouxel et Nadine Naous nouent et dénouent les fils d'une réalité palestinienne complexe et peu connue du public, celle des jeunes réfugiés vivant dans les camps du Liban.

> En présence des réalisatrices Léna Rouxel, Nadine Naous et de Pierre Barbancey, journaliste à l'Humanité

En partenariat avec Périphérie, l'Humanité et les Associations Pour Jérusalem, le Mouvement de la paix, le Réseau Solidarité Palestine / PCF et les Amis du théâtre de la liberté de Jénine.

mercredi 24 octobre
Etre au diapason

18h > L'assiette sale

[Denys Pinyngre, France, 2007, 78 min]

Toute l'année, vous trouvez en grande surface de belles tomates rouges, insipides et presque bon marché. Beaucoup, comme les courgettes, les pêches ou les melons, viennent de Provence où des ouvriers, Marocains pour la plupart, travaillent, sous contrats "OMI" à ces cultures dans des conditions proches de l'esclavage : heures non payées, conditions de travail inhumaines, logements insalubres... Sans compter qu'au départ, beaucoup doivent "acheter" le droit de venir travailler dans ces exploitations. Ce film va à leur rencontre, décrit cette réalité d'aujourd'hui, il tisse les liens entre le système d'achat de la grande distribution, les agissements des exploitants agricoles qui tirent sur la corde et usent leurs ouvriers, la complicité silencieuse de l'État... Il nous emmène aussi au Maroc, dans le Rif, région côtière et montagneuse d'où viennent la plupart des ouvriers qui n'ont guère d'autre ressource que celle de supporter cet esclavage moderne. Nous comprendrons comment se négocient les contrats, pourquoi certains ont été empêchés de retourner travailler en France, comment d'autres ont fait le choix du refus. Enfin, parce que nous avons envie de croire qu'une autre agriculture est possible, nous rendrons visite à une exploitation où le travail est normalement rémunéré, où les conditions de vie sont correctes, où les patrons ont opéré des choix qui nous permettent de manger avec appétit des tomates en été...

Un film pour fustiger les pratiques de l'agriculture intensive dans les Bouches-du-Rhône (et au-delà...), dénoncer l'exploitation des saisonniers qui en sont la cheville ouvrière, montrer la main mise des centrales d'achat de la grande distribution sur les prix et le formatage de nos fruits et légumes, et... heureusement aussi, donner un coup de projecteur sur les alternatives à ce système, conséquence de la politique libre-échangiste dominante. Le cinéma est un moyen d'aborder les questions de tous les jours. S'il parvient à mettre en lumière les liens qui existent entre notre quotidien (comment nous nous alimentons, d'où provient ce qui est dans nos assiettes, dans quelles conditions ces denrées sont-elles produites ?) et les grands choix de société (le modèle libéral, les relations entre pays riches et pays pauvres), alors il contribue à notre formation de citoyen(ne)s.

> En présence de Denys Pinyngre, réalisateur
En partenariat avec Via le Monde

20h30 > Soirée de Clôture / Avant-Première : La visite de la fanfare

[Eran Kolirin, Israël, France, 2007, 90 min, VOSTF]

Avec Sasson Gabai, Saleh Bakri, Khalifa Natour, Ronit Elkabetz, Rubi Moscovich,
Uri Gabriel, Imad Jabarin

Coup de cœur du jury, Un certain regard, Festival de Cannes 2007

Un jour, il n'y a pas si longtemps, une petite fanfare de la police égyptienne vint en Israël. Elle était venue pour jouer lors de la cérémonie d'inauguration d'un centre culturel arabe. Seulement à cause de la bureaucratie, d'un manque de chance ou de tout autre concours de circonstance, personne ne vint les accueillir à l'aéroport. Ils tentèrent alors de se débrouiller seuls, pour finalement se retrouver au fin fond du désert israélien dans une petite ville oubliée du monde. Un groupe de musiciens perdu au beau milieu d'une ville perdue. Peu de gens s'en souviennent, cette histoire semblait sans importance...

La Visite de la Fanfare est le premier long métrage d'Eran Kolirin, jeune réalisateur de 34 ans. "Quand j'étais enfant, se souvient Eran Kolirin, je regardais souvent des films égyptiens en famille. C'était très courant chez les familles israéliennes, au début des années 80. Les vendredis en fin d'après-midi, nous regardions, haletants, les intrigues compliquées, les amours impossibles et les chagrins à vous arracher des larmes de Omar Sharif, Pathen Hamam, l'del Imam et tous les autres membres de la seule chaîne de télévision du pays à cette époque. C'était assez étrange, d'ailleurs, pour un pays qui passait la moitié de son temps en guerre contre l'Egypte et l'autre moitié, dans une sorte de paix froide et tout juste cordiale avec son voisin du sud."

Précédé de Sid

[Nolwenn Lemesle, France, 2007, 19 min]

Sid a dix-neuf ans et la tête dure. Ce n'est plus un adolescent, pas encore un homme. Tout juste sorti de l'école de police, il suit ses collègues Erwan et Etienne à la chasse aux sans papiers, dans une zone portuaire. L'arrestation tourne mal. > En présence de Nolwenn Lemesle

Tarifs

Une place > 5 Euros

Carte festival 5 places [Utilisable à plusieurs] > 18 Euros

reservations.festival@magic-cinema.fr

Librairie / Bar des 2 Rives

Boissons, sandwiches, pâtisseries et livres en vente de 18h à 23h

Magic Cinéma

Centre commercial Bobigny 2

Rue du Chemin Vert 93000 Bobigny

Métro, bus, tram : station Bobigny - Pablo-Picasso (sortie en face du cinéma)

Parking Centre commercial Bobigny II, niveau 0

[Cinéma accessible aux personnes à mobilité réduite]

Téléphone > 01 41 60 1234 / Télécopie > 01 41 60 12 36

www.magic-cinema.fr

Plus que jamais, le cinéma est au diapason des luttes sociales, politiques, culturelles qui agitent notre société, revitalisant de fait, notre goût d'une citoyenneté pleine et responsable...

Ce programme 2007 en est donc le reflet.

Voir des films et en débattre sont des actes aussi culturels que citoyens.

Rejoignez-nous pour ces 7e Résonances de l'échange fraternel et constructif dont Bobigny, fidèle à son histoire, se veut le lieu de rendez-vous permanent.

[Dominique Bax, directrice du Magic Cinéma]

Le cinéma à l'œuvre en Seine-Saint-Denis

Depuis plus de vingt ans, le Conseil général de la Seine-Saint-Denis s'engage en faveur du cinéma et de l'audiovisuel de création à travers une politique dynamique.

Cette politique prend appui sur un réseau actif de partenaires et s'articule autour de plusieurs axes :

- le soutien à la création cinématographique et audiovisuelle,
- la priorité donnée à la mise en oeuvre d'actions d'éducation à l'image,
 - la diffusion d'un cinéma de qualité dans le cadre de festivals
- et de rencontres cinématographiques en direction des publics de la Seine-Saint-Denis,
- le soutien à la création et à la modernisation des salles de cinéma publiques ainsi qu'à leur dynamique de réseau,
- la valorisation du patrimoine cinématographique en Seine-Saint-Denis,
 - l'accueil de tournages par l'intermédiaire d'une Commission départementale du film.

Le festival Résonances s'inscrit dans ce large dispositif de soutien et de promotion du cinéma.